

Il dit plus loin :

Quelle que soit la tournure que prennent les choses, nous ne voulons plus entendre parler de fraternité, de cousinage ou d'autres parentés bâtarde de ce genre, car les relations entre les pays sont basées sur la force et ce sont elles qui constituent les éléments déterminants de leurs politiques.

Et encore :

Nous devons nous armer. Le mot d'ordre est : Plus de canons, plus de navires, plus d'avions, quoi qu'il en coûte et par n'importe quels moyens, même si cela devait entraîner la suppression de tout ce qu'on appelle la vie civile.

Quand on est fort, on est chéri de ses amis et craint de ses ennemis. Depuis les temps préhistoriques, un cri a traversé les siècles et les générations : Malheur au faible !

Vous avez là la doctrine de la force brutale dans toute son horreur.

Le très hon. M. LAPOINTE : Mais que peuvent faire les amis de la paix quand il y a de tels chefs d'Etat dans le monde ?

M. WOODSWORTH : Ce que dit Mussolini est exact. Depuis les temps préhistoriques la maxime est : "Malheur aux faibles !" Notre race est sortie des cavernes et, pourtant, d'une façon ou d'une autre elle est parvenue à une étape que nous appelons civilisation, et cela en dépit de l'état de brute dans lequel vivaient nos ancêtres. La race humaine s'est élevée parce qu'il s'est trouvé dans chaque génération quelques individus qui ont entrevu quelque chose de plus grand à accomplir. Pour moi, je crois à la vérité, à la justice, à la charité.

Le très hon. M. LAPOINTE : Très bien.

M. WOODSWORTH : Et, dans mes bons moments, j'ai le courage de croire que la justice triomphera même si le mensonge existe de tous côtés.

Le très hon. M. LAPOINTE : Très bien.

M. WOODSWORTH : Et j'ai parfois le courage de croire que la justice règnera un jour, bien que les injustices nous entourent presque de tous côtés. Je n'ai jamais lu un livre de poésie ou assisté à une belle représentation dramatique sans croire que l'amour porte en lui-même une force réelle qui touchera un jour les cœurs les plus endurcis. J'aime à penser ces choses. Je ne suis pas toujours fidèle à ce que je pense, mais j'aime à penser ces choses.

Le très hon. M. LAPOINTE : Nous sommes tous dans le même cas.

M. WOODSWORTH : Et j'affirme que cette doctrine de Mussolini ressemble beaucoup à des blasphèmes.

Le très hon. M. LAPOINTE : Très bien.

Le très hon. MACKENZIE KING : Nous sommes tous d'accord là-dessus.

M. WOODSWORTH : Et cependant nous avons tendance à nous abaisser à son niveau.

Le très hon. M. LAPOINTE : Non, cela est une calomnie.

M. WOODSWORTH : Nous sommes portés, il me semble à adopter les mêmes moyens que lui, lorsque nous voyons ces Etats totalitaires, fondés sur la force, prospérer tels de jeunes arbres pleins de vie ; cependant, ils portent dans leur sein le germe de la détérioration qui, sans l'intervention de quelque puissance extérieure, sera un jour la cause de leur ruine. Or, qu'arrivera-t-il si nous adoptons le même système ? Nous suivons déjà la même voie.

Le très hon. MACKENZIE KING : Non ; le motif n'est pas le même.

M. WOODSWORTH : Oui. Peu importe le motif. J'appellerai l'attention du premier ministre sur un livre que je n'ai pas lu moi-même très attentivement : *Ends and Means*, par Aldous Huxley. On n'a pas le droit de recourir à des moyens injustes même pour atteindre un but louable. Au lieu que la fin justifie les moyens, les moyens rabaisent la fin.

Le très hon. MACKENZIE KING : Parfaitement, mais l'honorable député peut-il me dire comment nous empêcherons ces puissances antichrétiennes de balayer le monde entier, si ce n'est en leur opposant les puissances chrétiennes ?

M. WOODSWORTH : Je ne dirais pas que les méthodes actuelles d'armement sont des puissances chrétiennes.

Le très hon. MACKENZIE KING : La puissance, c'est le peuple derrière ces armements.

M. TUCKER : Est-il mal de s'armer contre des bandits ?

M. WOODSWORTH : Je suis d'avis que dans tout le monde, de façon générale, la police et les soldats ne sont pas aussi puissants que certains sont portés à le croire. J'ai aussi la ferme conviction que nous apprenons, ainsi qu'on l'a constaté dans ce monde scientifique, il ne sert à rien de s'en tenir aux effets : il faut remonter aux causes. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que nous devrions ouvrir les portes de nos pénitenciers et de nos prisons ou jusqu'à préconiser d'autres mesures du même genre. Je ne suis pas prêt à aller jusque-là, mais j'affirme qu'avec nos méthodes pénales actuelles, nous punissons autant d'innocents que de coupables. Je dirai même que les deux tiers des crimes commis auraient pu être évités si nous avions traité